

Marc Strauss

Après Buenos Aires *

La communauté de ceux qui se demandent comment ils font communauté. C'est ainsi que je résume l'impression générale que j'ai retirée de cette rencontre de l'École, première du nom, qui s'est tenue fin juillet. Elle s'est tenue à Buenos Aires puisque, comme vous le savez, si l'IF, l'Internationale des Forums, regroupe nombre de forums locaux, l'École est d'emblée internationale.

La communauté de ceux qui se demandent comment ils font communauté est une formulation qui peut paraître ironique, mais l'entendre ainsi serait une erreur. Si j'avais dit : « La communauté qui se demande comment faire communauté », alors oui, j'aurais mis l'accent sur la dimension de sottise inhérente à toute méconnaissance active, en l'occurrence la méconnaissance de ceux qui ne se rendent pas compte de ce qu'ils font, alors même qu'ils le font en se demandant comment le faire. C'est que personne parmi les intervenants de Buenos Aires n'a mis en doute ni la nécessité de l'École, ni le fait que nous fassions bien École... quitte à s'interroger sur la façon de mieux faire.

Mais la formule prête à sourire, je le suppose en tout cas. Ce sourire n'est-il pas celui de la sympathie que l'on éprouve pour quelqu'un qui démontre ne pas se satisfaire des limites qui lui sont imposées, pour ceux qui ne se disent pas vainqueurs mais ne s'avouent pas pour autant vaincus ? Un sourire de sympathie parce que c'est un exercice qui n'a rien de nécessaire et dont il n'est pas sûr que le résultat, s'il y en a un, soit à la hauteur de l'énergie qui lui est consacrée. En effet, les analystes de l'EPFCL font communauté, se connaissent et s'apprécient... dans l'ensemble ; ils ont des intérêts et des objectifs communs, autant matériels qu'intellectuels ; que veulent-ils

* Intervention au séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 12 novembre 2009.

de plus ? Pourquoi ne s'en satisfont-ils pas ? S'ils s'en satisfaisaient, c'est très simple, ils formeraient un groupe ; un groupe mais pas pour autant une École, car ils ne s'interrogeraient pas sur ce qui les réunit, ils le sauraient.

Mais enfin, pourra-t-on m'objecter, justement ils savent ce qui les réunit : la psychanalyse, une expérience, sa transmission, et aussi la référence théorique à cette expérience, cristallisée pour eux par les noms de Freud et de Lacan.

Néanmoins, tant l'expérience elle-même que les théories qui en rendent compte ne peuvent tout dire de ce qui les fonde et les vérifie. Il y a un reste, un manque, un impossible à dire ce qu'est l'expérience, à le dire d'une façon qui vaudrait universellement, pour tous, et qui permettrait de la qualifier comme adéquate avec certitude. Sans cette impossibilité, une procédure en vérification de conformité suffirait et il n'y aurait pas besoin de la passe. Il y a aussi un reste, un manque, un impossible à dire ce qu'il convient de penser d'une élaboration analytique quand elle est inédite. Nous pouvons éventuellement constater qu'elle est conforme ou à l'inverse contradictoire avec un savoir qui nous paraissait préalablement assuré, et indiscutable parce que jusqu'alors indiscuté.

De cette indécision de structure, nous pourrions nous contenter de déduire que nous ne pouvons rien décider, rien trancher et, que c'est cela même qui nous caractérise comme psychanalystes, à l'image du sujet barré, toujours évasif, donc évasif. Reste que Lacan a durement critiqué ceux qui laissent les choses indécises, notamment les passeurs qui ce faisant se déshonorent, pas moins. C'est que, je l'ai dit, il n'y avait nulle indécision à Buenos Aires sur le fait que nous formons bien une École, et nulle indécision non plus dans le fait que cette École a nommé des AME et des AE.

Ainsi, en proposant de parler de Buenos Aires pour introduire notre séminaire École de cette année, je souhaitais certes me faire le passeur de ce qui s'y était élaboré à destination de ceux qui n'avaient pu traverser l'Atlantique à ce moment, mais pas seulement. C'était aussi pour me faire le passeur de ce qui m'y apparaîtrait comme les points vifs du travail de notre communauté, et par là les relancer à la réflexion. D'où la forme de mon exposé, qui ne peut et ne veut prendre la forme d'un compte-rendu résumé de ce que chacun y a

dit, et qui par là encourt le risque de démontrer que non seulement je n'ai pas tout entendu, mais que j'ai mal entendu.

Je me suis en effet rendu à Buenos Aires avec une question précise. Celle-ci : depuis le temps, qui n'est pas si long, mais qui commence à compter, depuis le temps que nous parlons ici même de l'inconscient réel, que sous l'impulsion de Colette Soler nous réinterrogeons ce court texte de 1976, la « Préface à l'édition anglaise des *Écrits*¹ », depuis ce temps que nous y travaillons donc, quelles en sont les conséquences sur notre fonctionnement, que ce soit dans le cadre de la cure comme dans celui de notre communauté avec ses dispositifs, au premier chef la passe qui en fait le raccord ? Vous reconnaissez là le thème de notre séminaire de cette année : « Le réel dans la cure, ses incidences dans la passe et l'École ».

Autrement dit, y a-t-il des conséquences de ces élaborations nouvelles telles qu'elles apportent des modifications dans notre façon d'enseigner, dans notre façon de mener les cures, dans notre façon de faire fonctionner le dispositif de la passe, cela depuis les demandes qu'il accueille jusqu'aux nominations auxquelles il donne lieu ?

Eh bien, premier point, j'ai constaté que tout le monde se posait la même question. Cela prouve déjà qu'elle s'est imposée à notre communauté, tout comme se sont imposés à tous l'étude et le commentaire de ce petit texte qui la supporte, ladite préface. Nombre d'exposés en effet y ont fait référence, aussi bien pour l'articuler à d'autres textes de Lacan que pour y trouver de nouvelles indications.

Tous, oui, tous, même si le « tous » est assez mal vu chez nous, sont partis de ce que nous dit le début de ce texte : il y a un savoir. Mais un savoir sans sujet. Je vous rappelle : « Quand l'esp d'un laps [...] n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. On le sait, soi². » Un savoir sans sujet, mais savoir d'un « on » qui n'est autre que soi, un soi-même qui est séparé du « je », du « je-moi », que je suis aussi. C'est d'ailleurs ce que nous précise la phrase suivante : « [...] il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte. Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte ». Cette phrase n'est pas sans rappeler

1. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

2. *Ibid.*

celle dont Lacan a qualifié les psychanalystes : « les tenants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir ». Mais la préface en dit plus : non seulement pas d'amitié entre les psychanalystes, mais pas d'amitié non plus avec soi-même, ce qui n'empêche pas la certitude, une certitude qui se passe donc de ce support d'amitié, c'est-à-dire du semblable.

Tous sont partis des questions qu'implique cette aporie :

1. Il y a un savoir – on ne peut pas s'en entretenir puisque y prêter attention est en sortir, donc le manquer ;

2. Pour parler de psychanalyse, qu'il s'agisse de l'expérience ou de théorie, comme ici, il faut bien pourtant que s'y prête attention.

Donc, il y a un savoir auquel aboutit l'expérience, mais il ne peut que s'affirmer, il n'est pas articulable. D'où les questions, les sept questions qui ont été à mon sens énoncées à Buenos Aires. En voici la liste :

1. Sur le procédé analytique, la conduite de la cure : ce savoir, côté analyste d'abord, comment détermine-t-il son action auprès de l'analysant, et, côté analysant ensuite, comment y arrive-t-il, à son « on le sait » ?

2. Sur les effets de la butée du sujet analysant sur ce savoir, donc sur ses conséquences, que nous pouvons dire cliniques, autant dans la vie même du sujet que dans le rapport qu'il va entretenir avec la psychanalyse ;

3. Sur la preuve qu'un sujet pense pouvoir avancer pour démontrer, faire entendre qu'il a touché un tel savoir ;

4. Et, corrélativement, sur ce qui va pouvoir faire preuve de la validité de sa certitude de savoir auprès de ceux qui sont supposés pouvoir en juger ;

5. Sur les motifs qui peuvent pousser un sujet à faire état auprès d'autres de cette rencontre ;

6. Sur l'intérêt des analystes à ce qu'un tel sujet témoigne de ce qui lui est arrivé ;

7. Sur enfin le statut que nous donnons à la théorie et à son enseignement, que ce soit en position d'enseignant ou d'élève, ce dernier point étant moins souvent développé, il me semble.

Toutes ces questions partent d'un point commun qui est un trou, un savoir qui fait trou dans le savoir, ou, pour le dire de façon moins provocante, un savoir autre que la connaissance, un savoir-faire avec la jouissance qui est la signature insue de chacun dans ce qui fait sa singularité. Ce savoir n'est pas pour autant un instinct. Je fais là référence à ce que dans les *Écrits* Lacan dit de l'instinct : un savoir que l'on admire de n'être pas une connaissance. L'instinct, on sait à quoi ça sert : à survivre et à se reproduire d'une façon adéquate à celle de son espèce. Rien de tel avec l'inconscient réel, qui ne nous dit rien de ce que nous devons faire pour le bien, le nôtre ou celui de l'espèce ; au contraire de l'instinct, l'inconscient réel nous sépare du troupeau, nous laisse sans amitié aucune, dans une singularité à soi-même dont nous ne pouvons même pas faire notre pavillon, que ce soit au sens du drapeau ou à celui du pavillon de banlieue ; ce soi ne nous fait pas un toit, avec un *t*, si vous me permettez ce jeu un peu forcé. Je m'y autorise en tout cas en souvenir de ce très efficace chef de bande qui m'expliquait, pour justifier son usage institutionnel du transfert, que les psychanalystes avaient besoin d'une maison et qu'il la leur construisait. L'avantage d'une telle formule, c'est qu'elle résume de façon simple un débat qui autrement pourrait être obscur. La réponse à la question de savoir si les psychanalystes ont besoin d'une maison ne souffre de réponse que par oui ou par non, pas de *mobil-home* qui tienne là comme demi-mesure conciliatrice. Et j'ajoute qu'une base d'opération – celle que Lacan voulait que soit son École – n'est pas plus une maison que les dispositifs d'École dont nous assurons notre fonctionnement. Je ne crois pas qu'il s'agisse là d'une simple affaire de mots, pas plus en tout cas que la trace du collier sur le cou du chien dans la fable. Mario Binasco justement nous a montré comment la compagnie des analystes ne pouvait pas plus faire maison que l'inconscient de chacun ne lui fait maison à lui-même, sauf bien sûr à faire compagnie d'analystes déniaient l'inconscient, ce qui, nous le savons, existe aussi.

Nous avons donc parlé à Buenos Aires du trou et de ses conséquences nécessaires dans la cure et l'École. Ainsi, par exemple, une belle formule – belle parce qu'elle résume clairement une problématique répartie dans nombre d'interventions – de Gabriel Lombardi : « L'École prend en charge le déficit structural du didacticien. » Lombardi a déployé dans leur détail les trois points de négativité qui

constituent ce déficit : l'incurable du symptôme, le déni qu'implique tout acte, l'impossibilité de l'analyste à édicter la fin. Ainsi la mise en relation de la structure de l'École avec les formules de la sexualité, des deux côtés, homme comme femme, par Pep Monseny. Ainsi enfin, bien qu'il me soit possible d'en citer encore d'autres, vous vous reporterez aux textes diffusés sur notre site, Jacques Adam qui a accentué un « laissez-passer » qui concerne autant l'analyste durant la cure que l'École par son dispositif de la passe.

Nous avons interrogé les conséquences de l'ex-sistence de ce trou, et aussi ce qui se manifeste à sa place, qu'il ne faut pas négliger. Nous les avons interrogées dans ce qui constitue la communauté d'École, et la formule de Lacan des « épars désassortis » est revenue souvent. Nous les avons interrogées dans la cure, avec, par exemple, le témoignage de notre AE sud-américaine Silvia Frano ; nous les avons interrogées dans le dispositif de la passe, mettant l'accent, selon le titre de l'exposé de Sol Aparicio, sur le non-savoir des cartels de la passe. Avec Colette Sepel, la mise en fonction de ce non-savoir au service de la transmission a été interrogée au niveau de cet autre dispositif qu'est la présentation de malade. Et Sidi Asofaré a interrogé le statut même d'un enseignement qui se voudrait de psychanalyse. Colette Soler a montré comment l'apport de Lacan non seulement ne permet pas mais interdit à un sujet, pour des raisons de structure, de dire aussi bien l'objet qu'il est que la lettre qui fait sa marque. Elle est allée jusqu'à laisser entendre, et là nous sommes dans une dimension on ne peut plus concrète, que les cartels de la passe avaient pu se fourvoyer en cherchant dans le discours des passants ce qui de structure y est introuvable. Elle a avancé aussi que des manifestations de la fin peuvent être prises comme des signes d'une analyse inaboutie. Une telle remarque met assez sévèrement en cause notre pente « naturelle » à encourager les passants, voire nos analysants, à « en dire plus, encore un peu plus ». Et il est vrai qu'on peut toujours en dire plus. La question n'est plus celle-là, mais est celle de savoir alors reconnaître l'impossible d'en dire plus.

La difficulté inhérente à parler d'un trou dans ce qui peut se dire, la difficulté d'en parler sans en même temps le recouvrir, le dénier, n'a pas été contournée. En effet, on peut parler à perte de vue d'un trou comme du reste, changer les paroles de sa chanson en gardant l'air, sur le mode : avant je croyais savoir, mais maintenant je

sais. Non seulement nous pouvons y reconnaître un avatar du destin des théories sexuelles infantiles de Freud, toujours placées sous le signe de la découverte définitive avant que d'échouer sur leur inévitable démenti, mais surtout nous pouvons déjà entendre, car, nous le savons, les nouvelles vont vite, des choses qui ressemblent à : « Avant, je croyais savoir et cherchais le fin mot dans l'objet de mon fantasme, mais maintenant, Dieu merci, je sais que ce fin mot n'est que le mirage d'un masque au trou. Ouf, tout est dit, enfin... »

Ce qui est vrai au niveau de chacun l'est aussi au niveau du collectif. Ainsi, les institutions analytiques sont supposées se distinguer par ce qu'elles se refusent. Elles se refusent ce qui fait pour une foule satisfaction, satisfaction-bouchon du manque, la liesse collective. Elles se la refusent parce que c'est ce que se refusent ses membres, chacun pour lui-même. Certaines associations peuvent tenter de la cantonner à des moments de fête. Mais nous savons que, de n'avoir pas la limite d'un corps, rien ne se contient plus mal dans une foule que ses effets, qui ne peuvent qu'être renforcés ou brisés. Le vrai problème, c'est que la liesse collective peut tout à fait être actionnée en usant de signifiants analytiques. C'est pourquoi certaines institutions, dans une impudeur extrême, en font leur fonds de commerce. Ces dernières sont non plus les vecteurs de la révolution permanente du temps de la jeunesse de leurs leaders, mais les vecteurs de liesse permanente, elles s'en réclament et même s'en justifient comme analytiques. Cela permet à ceux dont la jouissance est de créer et d'alimenter ce phénomène d'embrouiller ceux-là que le même phénomène continue de gratouiller, puisque c'est d'en être chatouillés, et inconfortablement, que souvent ils ont demandé à parler à « quelqu'un d'autre », à un analyste.

La difficulté de marquer la présence du manque dans le corps du collectif n'a donc pas été éludée à Buenos Aires et c'est pourquoi je ne m'arrêterai pas tout de suite, même si j'approche de la fin de mon texte. Ce n'est pas parce que le manque ne peut se dire, s'articuler, que la levée de son masque n'a pas de conséquence. Celle d'un savoir-soi qui se manifeste non par des énoncés mais dans les énoncés, par une marque qui est affect. Un affect de satisfaction. Aurai-je le mauvais esprit de demander si à la fin d'une analyse le sujet se satisfait de lui-même, comme il s'autorise de lui-même ? Pourquoi pas, si je m'objecte que c'est non pas le sujet qui se satisfait, mais le

parlêtre ; dans la satisfaction irréductible du symptôme, le sujet n'y est pas comme « Je ». Est-ce dire que cet exil est irrémédiable ? D'une certaine façon oui, le parlêtre, sujet réel, et le sujet barré de l'inconscient ne se rejoindront jamais à la même place, ils s'excluent mutuellement, nous l'avons vu.

Néanmoins, il est possible de ne pas garder cela pour soi, pour le soi qui sait. Et c'est pour cela que Lacan, dans la suite du texte, interroge la raison qui peut pousser un sujet à être analyste, c'est-à-dire quand même à faire attention à l'inconscient. Il évoque la procédure de la passe, le témoignage donc de ce qui a mis un terme au mirage de la vérité menteuse pour un analysant. N'est-ce pas qu'il y a aussi une satisfaction dans le fait de dire, de dire ce qui s'est passé, de bien dire, comme nous disons, d'en rendre compte, pour ne pas dire de comprendre, car, justement, nous savons qu'une compréhension sans reste fera toujours défaut. Peut-être est-ce le seul moyen pour que cette satisfaction du soi-parlêtre, dégagée par l'analyse, se fasse satisfaction du sujet ? Un moyen qui, comme pour tout ce qui chez Lacan relève de la subjectivation, et au premier chef le stade du miroir, passe par l'autre ; par les autres même : l'autre semblable, le passeur à qui le « on » peut parler, l'Autre de la psychanalyse, qui nomme. Sauf que, à l'inverse du stade du miroir, cet Autre ne nomme pas une image ; pas non plus un corps, mais un trait singulier dont l'analyse a permis la mise en fonction. C'est pourquoi la satisfaction de la fin est double, il y a celle du parlêtre, qui peut très bien perdurer à l'insatisfaction du sujet, ou à son ignorance, mais qui se manifeste par ses effets singuliers, et il y a celle du sujet, qui ne peut se faire qu'à passer par les autres, à condition que l'un comme les autres veuillent bien la laisser passer, pour reprendre l'expression de Jaques Adam.

Pour tenter d'illustrer ce que je dis, reprenons le parallèle qu'a fait Lacan entre la structure de la passe et celle du *Witz*. Un mot d'esprit me fait rire, je sais que je ris avant de savoir ce qui m'a fait rire, et même je peux être très empêtré pour arriver à bien dire ce qui a causé mon rire. Je peux ensuite me contenter de ce rire, garder le *Witz* pour moi, ou l'oublier, ce qui revient au même ; mais je peux aussi, c'est presque nécessaire, vouloir rire encore, du plaisir que j'aurais à le raconter à d'autres et à les faire rire. Certes, ce faisant, je deviens moteur du rire, mais je n'en sais pas plus sur la raison du rire. C'est

pourquoi, après avoir ri avec les autres, je peux encore, autre satisfaction, troisième, et qui cette fois n'a rien de nécessaire, m'amuser quelque peu avec ce *Witz*, en recherchant avec ceux qui ont ri avec moi le savoir qu'il recèle. Rechercher avec eux, car s'ils ont ri cela prouve qu'ils n'en savaient rien encore eux non plus, de ce savoir. Et bien sûr, en procédant ainsi, on trouve des choses, ce qui prouve qu'à défaut de maison une École a besoin de cartels. J'ajouterai que faire fond de l'instant du rire pour en extraire le savoir, fût-il collectif, est une option qui s'oppose strictement à la liesse de la foule.

Et voilà pourquoi, vous le savez car Lacan nous l'a énoncé sous la forme d'un slogan inoubliable, « Plus on est de saints... », attention, pas « plus on est de théologiens », mais : « Plus on est de saints, plus on rit. »